

L' APPARITION

Assis à la terrasse d'un café du port, l'homme savourait sa bière fraîche à petites lampées. Soudain, sorti d'on ne sait où, un chat noir fit tomber le couvercle d'une poubelle. Alerté par le bruit métallique, le vieux marin tourna la tête : son regard fut amarré par quelque chose d'insolite... des déchets de langoustines s'étaient éparpillés en tombant avec le couvercle ! Oh, pas beaucoup, mais cela révélait que quelqu'un en pêchait, et en mangeait encore !

Ce serait la recherche de sa vie...

La pêche à la langoustine avait fait les beaux jours de sa jeunesse, les beaux jours de Lesconil. Les grandes maisons de l'époque néo-bretonne qui faisaient la beauté de Lesconil avaient été quasiment toutes construites par des patrons-pêcheurs, et même les marins avaient des maisons de pierre de granit, au départ chaulées comme autrefois, puis plus simplement peintes en blanc, auxquelles on ajoutait les couleurs des bateaux pour finir les peintures, des bleus, des verts, des rouges, qui égayaient toutes les rues de la commune... et petit à petit tout avait disparu...

Cela avait commencé dans les années 2000, il y avait de moins en moins de bateaux à décharger leurs pêches à la criée de Lesconil : les départs en retraite et cessations d'activité des anciens, de moins en moins de jeunes pour reprendre ce métier difficile – ils allaient tous longtemps à l'école désormais, et rêvaient tous de travailler dans des bureaux bien chauffés, avec des horaires permettant de passer ses soirées en famille ou avec les copains, de s'engager dans les réunions d'associations, de bricoler chez eux, ou même plus simplement de regarder les programmes de télévision emplis de séries policières américaines qui faisaient voir des méchants partout -, la criée avait périclité. La pêche ne payait plus comme elle avait fait, avec les augmentations régulières des charges – le mazout n'en finissait plus de subir des hausses- , les augmentations régulières des contraintes de sécurité, de conditions d'emploi, d'hygiène, de déchargement des pêches . Et finalement, comme il ne restait plus que quelques bateaux de pêche à venir décharger à Lesconil, elle avait fermé . Ensuite les bateaux allaient jusqu'au Guilvinec pour décharger et connaître les prix d'achat de leurs pêches , et là aussi rien n'allait plus depuis que les autorités, sous la houlette de la Commission Européenne des Pêches et de l'Agriculture qui gérait désormais les décisions

concernant les productions alimentaires, avaient instauré les enchères descendantes : c'étaient les mareyeurs qui fixaient les prix en les diminuant au fur et à mesure jusqu'aux tarifs leur convenant, en fonction de l'offre et de leurs commandes. Les marins ne rentraient pas toujours dans leurs frais. Il y avait bien eu des manifestations, mais rien n'avait changé. Ensuite, on avait décidé de réduire les flotilles avec des primes à la casse, de nombreux patrons-pêcheurs avaient fait détruire leurs bateaux la peine dans l'âme mais les primes leur permettaient d'envisager des reconversions, on quittait le navire avant qu'il ne coule complètement ! Aussi , on avait instauré des quotas avec l'idée de protéger la ressource, ce qui n'était pas en soi une mauvaise idée : c'était vrai qu'avec le développement des techniques et technologies de pêche – la détection des poissons et des crustacés par l'ordinateur de bord, de nouveaux chaluts à déploiement automatique, etc- , en maintenant la même quantité de bateaux on aurait vidé les fonds rapidement de toute vie, or il fallait penser à l'avenir, et à l'avenir alimentaire ! Et c'était allé ainsi jusqu'aux jours de la Grande Récession : les finances publiques étaient tellement grévées d'arriérés, que finalement l'Europe avait signé de nouveaux accords commerciaux avec l'Alliance Economique Asiatique pour bénéficier de ses apports de fonds à intérêts bonifiés, et là tout avait empiré : désormais seuls les très gros bateaux asiatiques avaient le droit de pêcher la langoustine le long des côtes bigoudènes. En haut lieu à Bruxelles, des représentants sortant de grandes écoles où l'on apprenait la culture des chiffres avaient signé des documents pour que ces usines flottantes aient le monopole. Et puis l'Alliance Asiatique et ses pêcheurs avaient fini par abandonner cette pêche une vingtaine d'années plus tard : il n'y avait plus de langoustines désormais au large des eaux bretonnes, les fonds sableux avait été retournés entièrement maintes fois mais les ordinateurs ne détectaient plus rien, les langoustines étaient soit parties, soit avaient définitivement disparu. Fini la demoiselle de Loctudy dont Lesconil et toute la région avait autrefois fait une gloire, organisant même des fêtes touristiques l'été quand on l'offrait par kilos aux estivants – souvent des bigoudens, parisiens depuis plusieurs générations mais qui prenaient plaisir à revenir dans la région respirer le vent de mer, arpenter les rochers, chercher dans les caractéristiques architecturales et esthétiques des quelques maisons anciennes qui restaient dans la commune des traces de l'identité bretonne tant vantée sur les livres d'histoire locale et les guides et les cartes postales touristiques...

La langoustine sculptée dans le granit sur la pierre à l'arrivée de l'ancienne criée, sur le port, semblait bien la dernière langoustine de Lesconil. Les pêcheurs retraités n'allaient plus sur le "banc des menteurs" derrière la criée, pour s'asseoir et regarder les derniers bateaux rentrer et se raconter des histoires de pêche miraculeuse : on ne pêchait plus, on ne se racontait plus d'histoires de poissons ou de langoustines énormes. Même les chats du port avaient quasiment disparu, d'abord parce qu'ils avaient tous été stérilisés, et aussi parce qu'il n'y avait plus de déchets de poisson pour les nourrir, et que les personnes qui les avaient pris en charge pour les soigner il y a quelques années avaient quitté la commune, car en vieillissant elles avaient préféré se rapprocher de Quimper la grande ville pour être sûre d'être prises en charge médicalement rapidement si besoin, vu qu'aucun jeune médecin n'avait voulu s'installer à Lesconil en dépit des facilités que la commune était prête à lui concéder.

Mais... ces déchets de langoustines !

Les poubelles qui étaient là étaient celles du bar . Le vieux marin était un habitué, il venait là chaque après-midi occuper son temps, causer un peu de l'ancien temps, des anciennes pêches et jouer à la belote avec les copains qui venaient également, comme à un rendez-vous qu'ils auraient tous pris chaque jour ; si c'était dans ce bar qu'on mangeait des langoustines, il l'aurait su tout de suite : le parfum des langoustines fraîches dans un bouillon nature était inoubliable, et même avec une cuisson faite le matin pour l'après-midi, il l'aurait détecté . Quoique. Le bar avait une grande arrière-salle, où l'on organisait les "cafés" d'après les enterrements, les réunions de famille pour les personnes présentes au cimetière, qui permettaient aux cousins de se revoir et de causer un peu, de prendre et donner des nouvelles, de parler du défunt et d'eux-mêmes, autour de pain doux, de gâteau breton, de pain, de beurre et de charcuterie, de café ou d'un peu de vin, qui faisaient du bien au corps et au chagrin. Peut-être y avait -il aussi une arrière cuisine d'où l'on ne pouvait détecter aucune odeur ? Le vieux marin quitta sa table en terrasse où il attendait les copains, et simula la recherche des toilettes pour inspecter l'arrière-salle. Il n'y avait pas d'arrière-cuisine, la salle avait le même accès à la cuisine que le bar qui proposait aussi des plats chauds : ce n'était donc pas là qu'on avait consommé de la langoustine, il n'y en avait aucune odeur.

Il décida d'attendre les copains et de leur faire part de sa découverte.

On aurait dit qu'il était le seul à avoir remarqué ces quelques têtes et queues de langoustines. Peut-être était-ce la première fois que ce genre de déchets réapparaissait? En tout cas, cela devait rester secret pour l'instant. Il déplaça discrètement le couvercle de la poubelle de sorte que les déchets soient recouverts, et appela un de ses copains pour lui demander d'acheter le journal avant d'arriver: il cacherait les déchets dedans avant de les remettre à la poubelle. On ne trouvait presque plus de journaux en papier, l'essentiel des informations était diffusé soit à la télévision soit par Internet. Mais il n'avait pas réussi à s'y intéresser, tout lui paraissait tellement lointain, conçu et diffusé par des personnes tellement éloignées de lui, pour parler d'évènements si mondiaux, de décisions prises si loin de Lesconil, qu'il ne s'y retrouvait pas. Alors, il faisait partie des quelques uns qui achetaient encore de la presse locale et qui faisaient ainsi vivre une petite équipe de journalistes installée à Pont-l'Abbé, et autour de leurs bières et de leurs cartes à jouer, les anciens commentaient les affaires du pays Bigouden, de l'installation de nouveaux viviers pour élever des homards, du développement du port de plaisance de Lesconil, des cours de chinois qu'on pouvait suivre à la Maison des Associations pour ceux qui voudraient travailler dans l'environnement là-bas où il y avait beaucoup d'emplois à pourvoir dans ce secteur, et des subventions accordées à ceux qui voulaient bien aller peupler le Québec pour y pêcher la morue et le lieu jaune, réapparus là-bas en énormes quantités – il y avait eu des quotas très stricts pendant de nombreuses années, et le poisson s'y était à nouveau développé, et donc la pêche . S'il était plus jeune, il aurait tenté l'aventure, mais maintenant, refaire sa vie à l'étranger ne l'intéressait plus. Il aimait les rendez-vous quotidiens de belote avec les copains, il aimait son penty de famille - une maison basse qui bordait avec d'autres une courette commune , qu'il tenait de son arrière-grand-père pêcheur et qu'il n'aurait cédé pour rien au monde, et pas même les fortunes proposées par les agents immobiliers revendant à prix d'or jusqu'à l'étranger les maisons typiques de bord de mer - , il aimait la promenade qu'il arpentait quotidiennement , qui partait du port et longeait ces rochers de toutes formes et cette mer toujours lumineuse jusqu'au sémaphore du Goudoul où existait depuis longtemps maintenant l'Office du Tourisme, et il aimait même les estivants qui venaient chaque été et parfois du bout du monde le prendre en photo sur le port avec sa casquette de marin et lui demander de leur dire quelques mots en breton. Il aimait Lesconil ,et au fil des années il était devenu un de ce bretons "berniques", du

genre qui reste attaché à son rocher pour la vie sans que le reste du monde lui manque.

La commune avait des quartiers neufs, tous identiques, à la manière parisienne. Au début, c'étaient les jeunes du pays qui avaient fait construire leurs maisons sur catalogue, les règles d'urbanisme n'étaient pas très fixées comme en Pays Basque, aussi on n'était pas obligé d'ajouter des coûts de construction pour "faire breton" et ajouter du granit ou de la peinture blanche, ou des volets en couleur. Puis étaient venus les quartiers de résidences secondaires, les gens des villes qui voulaient un air marin pour se changer, des quartiers de vacanciers : beaucoup de ces maisons avaient les volets clos à l'année, et semblaient barricadées pour éviter des squatters comme il y en avait en ville. Et puis finalement on avait aussi construit une immense cité d'accueil sécurisée pour les personnes âgées, organisée comme une ville dans la ville, logeant des personnes bénéficiant d'une assurance retraite confortable leur permettant d'accéder à tous sortes de services, gardiennage, nettoyage, entretien des espaces verts, courses ou même menus livrés à domicile. Tout cela avait pris sur les terres agricoles, mais il n'y avait quasiment plus d'agriculteurs, les trois qui restaient sur la commune étaient rémunérés par la Région pour le maintien des paysages : le gros des productions agricoles et même animales se faisait dans des sortes d'usines. Il y avait bien des agriculteurs qui restaient installés, plus dans la région de Pont-l'Abbé, ils étaient tous devenus des "producteurs bios" quand ça s'était développé, et en se dégageant des mono-productions et en s'organisant en filières courtes, ils s'en sortaient. Y arrivaient aussi ceux qui s'étaient faits pisciculteurs, avec les conseils des ingénieurs de l'Ifremer, mais qui élevaient différentes sortes de poissons : ils étaient les gros employeurs du coin. Et tout le monde sur la commune vivait en partie grâce aux jardins familiaux qui avaient été développés, car il avait fallu faire face à une augmentation de la pauvreté, à cause de toutes sortes de réductions d'aides sociales, à la santé, au logement, à la retraite, au chômage...et aussi du fait qu'il y avait toujours moins d'actifs et toujours plus de personnes à prendre en charge. On avait même agrandi les parcelles et mutualisé les outils, et ça créait de la convivialité, avec l'organisation des échanges des productions à la Maison des Associations. Les copains arrivaient.

Il leur fit part de sa découverte, tous étaient ébahis, ravis, comme devant un miracle.

Quelqu'un aurait-il trouvé comment élever ces langoustines ? C'était des animaux extrêmement

déliçats, vivant sur fonds sableux et se laissant bercer par les courants marins à quelques kilomètres au large des côtes bigoudènes. Les chercheurs n'avaient pas trouvé jusqu'à présent comment les faire vivre durablement dans des élevages, même dans des conditions très proches de leurs conditions naturelles, les taux de mortalité des langoustines étaient beaucoup trop forts pour que quelqu'un prenne le risque de se lancer dans une production vouée d'avance à l'échec. On aurait dit qu'elles mouraient étouffées dans les petits viviers qui avaient été construits sur la côte pour lancer des essais. Mais peut-être quelqu'un avait-il construit des viviers spéciaux en haute mer ? Tout de même, tout le pays en aurait entendu parler, soit par les fournisseurs de matériaux, soit par les marins ayant transporté tout l'ensemble jusqu'en haute mer, soit par les gars ayant travaillé sur le chantier...on arrivait toujours à tout savoir dans le pays, chacun aimait faire part des nouvelles qu'il connaissait, et du coup les informations circulaient vite, dans les cafés, sur les places de marché, au sortir de chez le boulanger...

Pour tous, il fallait plutôt chercher un pêcheur clandestin, qu'un heureux hasard avait fait tomber sur un lieu de pêche à la langoustine où elles avaient survécu, et qui profitait tout seul de l'aubaine pour l'instant... mais dans ce cas, fallait-il voir avec lui pour s'organiser comme des résistants, clandestinement, ou la pêche serait-elle à nouveau autorisée aux pêcheurs locaux s'il se trouvait de la ressource ? (et à condition que certains puissent à nouveau investir dans l'achat de nouveaux chalutiers, la flotte de Lesconil ayant été complètement revendue à des pêcheurs sénégalais...).

L'un d'entre eux allait s'informer auprès des autorités des évolutions possibles, on avait toujours été respectueux des lois par ici, quitte à en souffrir, mais l'âme bretonne était râleuse et parfois contestataire, et dans le besoin résistante, mais au fond besogneuse et respectueuse de l'autorité. Si les autorités entrevoyaient la possibilité d'une réouverture de la pêche à la langoustine, puisque l'Alliance Asiatique avait quitté les lieux, si les accords commerciaux leur attribuant le monopole de ladite pêche avaient pu devenir caducs ou être dénonçables désormais, on pouvait rêver de voir se redévelopper la pêche à la langoustine dans tout le pays Bigouden, et tout ce qui y était lié, les criées et les mareyeurs, les petites industries de transformation, les transporteurs, et aussi toute l'animation qui existe autour d'un port, les cafés, les petits commerces, et aussi les artistes : peintres et photographes qui se régalaient de visages, d'attitudes, de couleurs et d'envolées de mouettes, les

touristes et les badauds ...

Mais en attendant de savoir et décider s'ils devraient révéler l'affaire aux officiels, il fallait d'abord qu'ils en résolvent l'énigme !

Ils décidèrent de rechercher un éventuel chalutier caché. Ils se promèneraient un après-midi par semaine, comme des retraités qui font leur petite marche, pour ne pas attirer l'attention, et ils visiteraient ainsi tous les ports de la côte bigoudène, de Bénodet jusqu'à la limite d'Audierne.

Sainte-Marine était resté un petit port très plaisant, dans son écrin de pins maritimes mêlés de lande, tout encriqué avec ses maisonnettes de pêcheurs aux couleurs vives longeant le quai, avec sa vue sur le port de Bénodet qui s'était vraiment agrandi avec toutes ses animations touristiques en direction de l'espace préservé aux couleurs marines haïtiennes qu'étaient restées les îles des Glénans, et l'essor continu de la navigation de plaisance . Mais aucun chalutier en vue dans le port de Sainte-Marine, juste quelques pinasses, et quelques petits voiliers, entourés de barques.

De même au port de Loctudy, où l'on trouvait tout de même les gros thoniers qui avaient conservé grâce à la pression du Ministère de l'Agriculture et de la Pêche sur la Commission Européenne le droit d'exploiter. Loctudy était resté une cité bourgeoise, avec ses belles demeures bien entretenues qui donnaient vue sur mer avec leurs grandes baies, où l'on apercevait parfois exposées des maquettes de bateaux gigantesques, ou de grands bouquets de fleurs séchées, pampas, tournesols, dans des vases chinois datant peut-être des premières relations de l'Europe avec l'Asie et du goût de l'époque des porcelaines chinoises ramenées par les navires nantais. On voyait bien l'île Tudy, ses petites maisons pittoresques, et l'embouchure verdie de la ria qui remontait jusqu'au pont habité de Pont-l'Abbé en rivière vaseuse où elle avait emprisonné le menhir de Penglaouic. Mais aucun chalutier n'était visible, et pas plus au chantier naval de Pont-l'Abbé où une autre sortie les avait amenés, au cas où.

Puis ils avaient organisé leurs promenades en "descendant" la côte ouest du nord au sud, de Plozévet à Penmarch. Bien sûr, le petit port de Plovan n'abritait aucun chalutier, juste quelques menues barques. Des touristes achetaient des coquillages décoratifs abritant des bernards-l'ermite en verre très joliment stylisés au petit musée du coquillage, coquillages qui n'avaient sûrement pas été trouvés au milieu des galets locaux . De la pointe de la Torche qui séparait de son éperon

rocheux les grandes étendues sableuses, ils apercevaient le port de Saint Guénolé et plus lointain à l'horizon le phare d'Echmühl dressé comme le symbole de Penmarch. Là il restait des bateaux : il y avait des bolincheurs pour la pêche à la sardine, car on trouvait toujours des sardineries à Saint-Guénolé dont la production était d'ailleurs encouragée par un label de qualité existant depuis déjà bien longtemps et aussi par un changement des consommations avec un retour vers les poissons à petits prix, et il y avait aussi des chalutiers pour la pêche hauturière, mais leurs regards de connaisseurs ne détectaient aucun chalut pour la pêche à la langoustine. De même au Guilvinec, où le port restait un port très actif quant à l'entretien des bateaux, la fabrication et l'entretien de matériel de pêche, et où l'on continuait à débarquer à la criée les poissons pêchés de Lesconil à Saint Guénolé. Mais surprise ! Le fameux chat noir du port de Lesconil était arrivé là, il se couchait sur le parking du port devant eux en ronronnant en signe d'accueil... et c'était bien le même chat, le vieux marin avait reconnu son petit collier de cuir à clochette, et sa tache blanche sous le menton ! La clé de l'énigme était sous leurs yeux. A qui appartenait ce chat ?

Ils s'asseyèrent sur un banc près de là, patients, et restèrent deviser tout en ne quittant pas l'animal du regard.. Une odeur de crêpes qui donnait faim parfumait l'air ambiant, venant probablement de la petite rue derrière eux où se trouvait une "vente à emporter" de crêpes, cuignes et boissons fraîches. C'étaient souvent les femmes qui gagnaient leur mois dans ce genre de commerce alimentaire, beaucoup de gens essayaient de se débrouiller avec des petites activités individuelles de transformation et de vente locale. On avait l'impression d'être revenu au temps des grands-parents, quand les gens mangeaient convenablement grâce à leurs potagers, car toutes les grosses productions industrielles qui donnaient des prix abordables partaient à l'exportation nourrir le reste du monde et rapporter des devises.

Quelqu'un ramassait le chat et se dirigeait en direction d'Haliotika. Bien sûr ! Le musée de la Pêche était devenu depuis un moment un très grand écomusée, où l'on organisait la sauvegarde des espèces menacées en même temps qu'on exposait très pédagogiquement et avec beaucoup de jeux pratiques les techniques de pêche, l'histoire de la région et de son développement grâce à la pêche, comment des méthodes ou des opportunités étaient devenues des traditions. On y trouvait toute une partie dédiée à la langoustine, et ça devait être là !

Ils allèrent donc à l'accueil, à la recherche d'un interlocuteur.

Et ils trouvèrent en effet là les réponses à leurs questions.

L'écomusée s'était au fil des années, de ses subventions et de ses transactions internationales, agrandi en prenant sur l'espace du port, puisqu'il y avait moins de bateaux à amarrer. Il s'était approvisionné auprès de la grande Banque Génétique Américaine de gènes de langoustines, qui grâce à des chercheurs de l'Ifremer avaient pu être implantés sur des crevettes, si bien qu'une nouvelle espèce de langoustines, adaptables aux conditions d'élevage suffisant aux crevettes, était en voie d'apparition. Il y avait bien un peu de mortalité, mais les productions étaient très correctes, et semblaient tout à fait propres à la consommation. D'ailleurs, effectivement, les chercheurs de l'écomusée s'étaient installés chez l'un d'entre eux avec un laboratoire portable, pour vérifier la consommabilité de ces crustacés, ils les avaient cuisinés chez lui et il habitait d'ailleurs dans la petite rue aboutissant derrière l'église à côté du bar de Lesconil, c'est pourquoi ils avaient jeté leurs déchets là. Ils attendaient désormais les accords officiels pour pouvoir annoncer la découverte, et que l'élevage – ou même que le repeuplement en haute mer - puissent être envisagés à grande échelle. En attendant, il valait mieux garder le secret pour qu'aucun lobby ne puisse intervenir, pour que rien ne puisse faire échouer le projet.

Les vieux marins promirent la discrétion, et le coeur léger car emplis d'espoir même si des questions restaient posées, s'en retournèrent au café du port savourer leurs bières à petites lampées, jetant leurs cartes sur la table en clignant des yeux d'un air complice, et faisant mine de pester après les poubelles qui étaient trop près de la terrasse du café et qui finiraient par gêner, surtout qu'elles attiraient les chats. Ils savaient que les choses suivaient leurs cours, qu'un jour on reparlerait du Pays Bigouden et de ses spécialités, la demoiselle du marin si savoureuse et si recherchée.